

Douce nuit...

Ce fut un 24 décembre 1818 que Joseph Mohr, écrivain, et le compositeur Franz Xaver Gruber créèrent ensemble le fameux chant de Noël «Douce nuit, sainte nuit». A l'époque, certaines roues de char et autres sabots de cheval parvenaient à déranger quelque peu la douce nuit. Mais deux siècles de machines plus tard, le silence est devenu un problème. Même si la perception du bruit et du silence est une expérience subjective, les avis sont unanimes pour trouver que les deux extrêmes nuisent à l'homme. Les deux termes sont liés sur le plan dialectique, mais dans le domaine du mesurable, leur poids est inégalement réparti, ce qui entraîne de graves conséquences.

L'intensité du bruit est calculée en décibels, en tant que relation logarithmique entre la pression sonore mesurée et la pression de référence correspondant au seuil d'audition de 1000 hertz. C'est sur ces données que repose la fameuse échelle allant de la légère respiration humaine, de 25 décibels, au dommage auditif que peut provoquer la scie à moteur de 85 décibels, pour continuer par le pic de douleur provoqué par le sifflet à roulettes de 120 décibels et atteindre le niveau maximal de quelque 180 décibels, généré par les armes à feu ou le déploiement d'un airbag. Ces données acoustiques forment la base de l'ordonnance sur la protection contre le bruit. Malgré une stratégie de protection sophistiquée faite de cadastres d'émission et de mesures plus ou moins efficaces en matière de construction, une grande partie de la population souffre du bruit de la rue et du train. L'exposition durable à ces sons a des conséquences physiologiques: perte de l'audition, troubles fonctionnels végétatifs, symptômes cardiovasculaires, diminution de la profondeur du sommeil et modifications psychiques. Outre ces aspects individuels, des conséquences sociales sont visibles, comme certaines agressions et une dissociation injuste entre bonnes ou mauvaises zones d'habitation. Mais la charge du bruit affectant la population est en constante progression. La circulation augmente chaque année, les marchandises véhiculées et les automobiles sont plus puissantes et plus lourdes, les pneus plus larges. Malgré ces sérieux désavantages médicaux et économiques et les protestations des habitants, de nouveaux aérodromes sont en construction. Une attitude qui comporte tous les signes d'une profonde dépendance.

La prédominance de ce qui est mathématiquement mesurable empêche la thérapie, car les solutions techniques demeurent inopérantes. Les doubles fenêtres, les murs anti bruit et les boules Quies provoquent la paranoïa. Comment défendre une qualité qui se définit à partir d'une absence? C'est une qualité exprimée en chiffres négatifs. Pour celui qui construit sa maison dans la verdure, le silence et l'environnement sont des produits achetables, mais toujours au détriment des autres et jamais à vie. Si l'on imagine un concept qui servirait à tout le monde, il faudrait élaborer, à l'instar de l'échelle des bruits, une échelle des silences ayant la priorité. La découverte du silence demeure un projet subversif, comme celui prôné par le vieux chant de Noël. Comme pour toute autre dépendance, posons-nous la question de savoir pourquoi nous aimons tant le bruit. Se pourrait-il que notre manière de vivre soit fautive? Le psychiatre C. G. Jung avait déjà exprimé un soupçon en ce sens. Dans une lettre adressée au fondateur d'une ligue contre le bruit, il déclara que «le bruit nous protège contre les mauvaises pensées, il disperse les angoisses, il nous assure que nous sommes tous solidaires et que le vacarme empêche quiconque de nous agresser. [...] Nous n'aurions pas de bruit si nous ne le voulions pas secrètement. Le silence fait peur, il incite l'homme à réfléchir et nul ne sait tout ce qui pourrait alors lui venir à la conscience.» Quels démons se lèveraient-ils si l'on approfondissait la signification de l'air de la douce nuit, sainte nuit? L'écrivain Ralf Rothmann, dans ses remerciements pour l'obtention du Prix Max-Frisch 2006 à Zurich exprime la même pensée: «Même si le bruit, dans les statistiques, représente la première cause d'impression déficitaire de la qualité de vie dans les villes, personne ne cherche à le diminuer, au contraire. Le mot *qualité de vie* est déjà un cri en lui-même, et comme l'argent qui détruit tout, supprimant même la prise de conscience de cette destruction, le bruit anéantit non seulement le silence, mais le besoin de silence. Il arrive un moment où nous ne pouvons ni ne voulons plus à être silencieux et, lorsque nos interlocuteurs sont partis, que tous les appareils et écrans sont fermés, les portes et fenêtres closes, notre bavardage intérieur continue sans fin et nous interrogeons notre portable pour savoir qui nous pouvons bien être.» Joyeux Noël!

Erhard Taverna